L’attaque de Westerbock

Cette histoire devenue légendaire symbolise bien l’esprit para en ce qu’elle a de plus spécifique
« Qui ose, gagne »

2 heures 30 ! Nuit du 7 au 8 avril 1945.

Le quadrimoteur "Stirling" AJC Chalk n° 24 qui a décollé de la base secrète de Riverhal près d'Ipswich au sud de la Grande-Bretagne à 23 h 59, approche de sa destination : la province de Drenthe, au nord-est des Pays-Bas. Le navigateur a déjà annoncé qu'en raison de la mauvaise visibilité, le largage s'effectuerait à 1500 pieds (environ 500 mètres) et aux instruments.

Avant de toucher le sol, le capitaine Alexis Betbèze, officier en second du 2e RCP et commandant de la 3e Compagnie, se rend compte que les caractéristiques du terrain ne correspondent nullement à celles constatées lors de l'étude des cartes ou des photos aériennes. Il ne distingue ni la fabrique de lin située sur la rive nord de l'Oranjekanaal, ni celui-ci. Sa DZ qui est également celle du patron du régiment, le commandant Pierre Puech-Samson (29 ans) et du sous-lieutenant Georges William Taylor, chef du 15e stick de sa compagnie, se situe bien à 1 kilomètre au nord-est de ce repère particulier.

Betbèze et son équipe sont à peine entrés sous les couverts de Witteveen, qu'ils voient pénétrer dans leur base le commandant Puech -Samson blessé à l'épaule lors de l'atterrissage, son officier-adjoint le capitaine Robert Moulié et son groupe d'état-major et de transmission.

14heures, à peine revenu de ses recherches de containers, Betbèze reçoit l'ordre d'attaquer Westerbork cet après-midi même. Il n'est pas tout à fait d'accord avec cette décision et désirerait attendre afin que ses hommes soient reposés et aptes à réaliser l'attaque dans les meilleures conditions physiques possibles.

Mais un ordre est un ordre et les Hollandais ont en outre signifié un départ possible du général Bottger. De plus, poussé par son impétueux adjoint, le sous-lieutenant Alain Le Bobinec, Betbèze se met à établir minutieusement son plan de bataille.
Pour réaliser cette action, le groupe du capitaine Betbèze secondé par Le Bobinec, un bren servi par le caporal Bonjean et 2 hommes (Marché, Larboulette) aura pour mission d’attaquer le PC.

Attaque du poste de commandement

14heures30, le commando de vingt-et-un parachutistes plus Van Der Veer et Stoel, prend le chemin de Westerbork qu'il envisage d'atteindre par le sud, la progression débute par le chemin sablé de Garminge, une halte chez le paysan Slikkers pour se désaltérer, Stoel demeurer après de lui.

15heures, des mitraillades se font entendre du côté de L’oranje-kanaal. Betbèze regarde bouard marchant à la tête de son groupe, calme comme toujours. A 5km de là, les rafales se font plus violentes. Betbèze dit à bouard: "ce doit être Taylor." A ce moment les tirs s'arrêtent, le calme renaît, le sous-lieutenant Georges W. Taylor, le plus jeune officier du régiment s'est allongé dans le champ du fermier Mulder près de Westerborkerbrug, sa casquette d'aviateur, son fétiche durant les campagnes de France et de Belgique a roulé dans l'herbe humide.

Sur son pantalon de battle-dress s'étoilent de grandes tâches écarlates, deux balles de schmeiser lui brûlent le ventre, sa carabine est vide. Ses cinq hommes se sont déjà dispersés dans la nature.

Un homme vient de mourir, d'autres s'avancent vers leur destin. La progression se poursuit le long des petits chemins de briques rouges. Près des fermes, les néerlandais applaudissent, se croyant définitivement libérés.

Un homme les croise. "Cet homme est un traître, un nazi dangereux." Et dieu sait qu'ils étaient malheureusement nombreux dans cette province de Drenthe. Le milicien Albertwoerding est aussitôt arrêté et trouvé porteur d'un poignard et d'un pistolet, armes que saisit Van Der Veer.

Betbèze veut l'abattre immédiatement mais craint une certaine hostilité de la foule s'il exécute un néerlandais, de plus le sergent l'en dissuade : "l'homme est désarmé et on pourra l'interroger utilement et le juger." Alors Woerding est confié au sergent-chef Barthélémy avec ordre de l'abattre "accidentellement" au début du combat.

15 heures 30, le groupe de tête commence à apercevoir les premières constructions de Westerbork, le clocher de l'église, et plus à l'ouest à demi-cachées derrière les arbres les cheminées de la "Zuivel fabrick". 7 km ont ainsi été franchis, presque trop facilement pense le caporal-chef

Noël Créau du groupe Bouard, dont le regard se porte vers l'ouest. Il voit, émergeant d'une masse touffue un mirador. Si l'opération réussit, il serait possible d'attaquer ce camp au retour, et il n'est pas le seul à penser cela.

A Westerbork, tout est calme, trop calme même. La gente militaire vaque à ses occupations, certains soldats flemmardent dans la rue principale. Les civils néerlandais se reposent dans leur jardin par ce bel après-midi de dimanche. Il fait soleil. La famille Slomp qui se trouve sur la face sud de sa maison voit s'approcher un fort groupe d'hommes armés. Regardant avec attention, les Slomp se rendent compte que ce sont des parachutistes : "Mais ce sont des paras alliés !" Le docteur Mulder et son voisin Stadman font la même constatation : "Ils arrivent !"

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les Français sont arrivés jusqu'à 200 m du PC, sans attirer l'attention des Allemands. Là-bas rien ne bouge, c'est même inquiétant.

A l'abri d'une haie, le capitaine Betbèze qui se trouve près du sergent Van Der Veer découvre les deux objectifs tout en écoutant ses explications. Face à eux, un grand glacis, le "Hoop-Stroo" - "Bon sang, quel bond à faire !" A cet instant précis, une sentinelle allemande chevauchant une bicyclette et sans doute chargée de surveiller la face sud du PC arrive à 100 m, aperçoit le groupe mais semble totalement inconsciente de ce qui va se passer. Elle hésite et soudain fait demi-tour comprenant enfin et espérant peut-être donner l'alerte.

16 heures, s'apercevant que l'effet de surprise va disparaître, Betbèze lui, n'hésite pas. Interrompant les explications de son guide, il hurle à ses hommes "En avant". Faisant feu de leurs armes, 21 paras giclent. Les premières rafales immobilisent dans sa course la sentinelle ainsi que son second, un gamin de 16 ans. Les balles vont s'écraser contre la façade sud du café Slomp, traverser portes et fenêtres.

Chez Slomp c'est l'affolement, les Allemands, des hommes du service d'état-major courent vers leurs armes en criant : "Tommies, Tommies !" Sautant par-dessus les clôtures, 21 Français foncent toujours sur le PC de Bottger. 200 mètres de course folle malgré chargement et équipements.

Puisque le groupe a été découvert, il n'est plus question d'appliquer le plan initial, tout le monde sur le PC.

Les Slomp ont bondi vers le sous-sol de leur café tout en entendant siffler les balles de gros calibres. Van Der Veer qui n'est armé que du pistolet de Woerding ne peut qu'assister, impuissant, à l'assaut de ses amis français, regardant autour de lui, il s'aperçoit de la disparition du milicien. Pris par l'ambiance extraordinaire, le groupe du sergent-chef Barthélémy a foncé chez Bottger tout comme les copains et l'agent néerlandais fasciné par ce qu'il voit, a lui aussi complètement oublié le prisonnier.

Parvenu à la hauteur du PC, Betbèze voit partir d'une fenêtre la première rafale, elle lui est destinée ainsi qu'au parachutiste Gautray qui se trouve à ses côtés. Ils sont toujours debout. Certainement trop pressé, l'ennemi a manqué ses cibles. Un petit groupe qui comprend le sergent-chef Jacir, secrétaire du commandant Puech-Samson, le caporal Marché portant son bren enrayé, s'est réfugié derrière un tronc de pommier à quelque dix mètres du café. Ils se mettent à réagir. Près de la maison du forgeron Rabbers, trois Allemands surpris par l'attaque tournent en rond, voulant y pénétrer, l'un s'écroule mortellement atteint.

Jugeant la situation dangereuse, Betbèze donne ordre de bondir de l'autre côté de la Hoofdstraat, en passant derrière la maison de Weggemans, tous le suivent hormis Jacir et Marché. Bonjean, veut traverser directement la rue. Il fait quelques pas puis s'arrête. Saura t-on jamais pourquoi ?

S'est-il senti repéré, visé ? Toujours est-il qu'au milieu de la route, il se retourne vers le café Slomp, sort son colt, s'agenouille et vise l'absolu. Une détonation que lui seul peut entendre. Il s'écroule, la tête ensanglantée au milieu de la chaussée. Par une réaction aussi spontanée qu'insensée, son capitaine veut le dégager, une grenade part de l'étage, éclate et il en reçoit des éclats au mollet droit.

Le Bobinec et Bouard qui ont appuyé sur leur droite balancent des "gammons bombs" à l'intérieur du PC.

Après avoir traversé la rue et s'être abrité derrière la citerne d'eau de Arend Brunsting, un para voit un homme de haute taille revêtu d'un long manteau de cuir et armé d'un pistolet-mitrailleur, jaillir par la porte nord du magasin de Slomp. Essaie-t-il de forcer la tenaille ? Le para l'ajuste et appuie sur la gâchette de son arme, l'homme roule sur lui-même et s'écroule sur le parvis touché à la poitrine.

La feldgendarmerie aux Pays-Bas vient de perdre son chef, le général-major Karl Bôttger. Deux membres de son état-major qui le suivaient sont également descendus. Betbèze apercevant un autre officier courant d'une maison à l'autre le tire de son USM 1, arme de faible puissance, et ce n'est qu'à la troisième balle qu'il le voit s'écrouler face contre terre.

La voix couverte par les rafales et les éclatements des grenades, Le Bobinec hurle : "Nous avons descendu un général ! " Tout ce vacarme est perçu par la famille Slomp qui entend les cris et les gémissements des blessés allemands leur parvenir du rez-de-chaussée. Le caporal Bonjean gît au milieu de la Hoofdstraat, son colt près de lui. Le capitaine fait un bond en direction de l'endroit où sont demeurés Jacir et Marché qui continuent toujours leur tir : "Fixez le café de vos feux, nous allons chercher Bonjean !"

Son inséparable ami se soulève en criant : "les salauds ils ont tué Bonjean", tire une rafale et s'écroule mort.

Son camarade abattu, et comprenant que cela va être son tour, Jacir bondit de l'autre côté poursuivi par le tir ennemi. Bonjean râle, Le Bobinec essaie de le récupérer en le traînant par les épaules, mais une balle dans le dos l'étend sur la chaussée. Voyant son jeune officier blessé, Betbèze se précipite au milieu de la rue et, aidé de Créau, le traîne plus loin. Pour les parachutistes français, l'attaque prend des dimensions catastrophiques.

Bien à l'abri derrière les murs de brique et à l'étage, les tireurs ennemis peuvent ajuster leurs coups, tous les Français sont coiffés d'un béret rouge bien visible.

L'adjudant Bouard qui a engagé un duel avec un tireur ennemi est touché au ventre et s'écroule dans un fossé, il sera fait prisonnier.

Le sous-lieutenant Lorang n'aura pas la joie de compulser les archives de la Feldgendarmerie, une balle l'atteint dans le dos, mais en se traînant, il réussit à se cacher dans un poulailler et à attendre l'arrivée des chars alliés.

Betbèze est atterré, il doit abandonner son second : "Vous êtes à l'abri, j'envoie chercher du renfort et un brancard, dans une heure, nous serons là ! "

Le combat qui ne devait durer que 20 minutes dura de 16 h à 17 h 15.